

Le procès du loup Zarko Petan
(*Classiques contemporains Magnard*)

L'auteur imagine que les hommes se sont mis en tête de juger le loup qui a mangé la Grand-Mère et le Petit Chaperon Rouge. Le loup est donc accusé de ces crimes. Va-t-il avouer ? Quel va être le jugement de cette cour de justice ?

Personnages : LE JUGE, LE LOUP, LE PETIT CHAPERON ROUGE, LA GRAND MERE, LE CHASSEUR

LE JUGE. Silence ! (Il frappe de son maillet sur la table.) Silence ! Je demande du silence parmi les assistants et les spectateurs ! Accusé Loup, levez-vous.

LE LOUP. D'accord.

LE JUGE. Votre nom.

LE LOUP. Loup.

LE JUGE. Votre prénom.

LE LOUP. Loup.

LE JUGE. Le nom de votre père.

LE LOUP. Loup.

LE JUGE. Le nom de votre mère.

LE LOUP. Louve

LE JUGE. Où habitez-vous ?

LE LOUP. Dans une tanière.

LE JUGE. Avez-vous entendu l'accusation ?

LE LOUP. Oui, oui, j'ai compris, mais ...

LE JUGE. Vous devez seulement répondre à mes questions. C'est compris ?

LE LOUP. Oui, c'est compris.

LE JUGE. Bien. Vous reconnaissez les chefs d'accusation, alors. Vous reconnaissez-vous coupable ?

LE LOUP. Je ne suis pas coupable.

LE JUGE. Nous verrons. Où avez-vous rencontré le Petit Chaperon Rouge pour la première fois ?

LE LOUP. Dans le bois, tiens. Aurais-je pu la rencontrer ailleurs ?

LE JUGE. Lui avez-vous fait quelque chose de mal ?

LE LOUP. Je l'ai saluée poliment, c'est tout.

LE JUGE. Avez-vous aussi salué la Grand-Mère poliment ?

LE LOUP. Non, elle, je ne l'ai pas saluée.

LE JUGE. Avouez-vous que vous êtes entré par ruse dans la chaumière ?

LE LOUP. La porte était ouverte. J'ai frappé. C'est parce que personne ne répondait que je suis entré.

LE JUGE. Et alors ?

LE LOUP. Alors, j'ai mis la chemise de nuit de la Grand-Mère et j'ai coiffé son bonnet de dentelles.

LE JUGE. Et la Grand-Mère ?

LE LOUP. Quoi, la Grand-mère ?

LE JUGE. Qu'est-ce que vous avez fait de la Grand-Mère ?

LE LOUP. De la Grand-Mère ?

LE JUGE. Oui, de la Grand-Mère.

LE LOUP. Je ne m'en souviens plus.

LE JUGE. Vous avez une très mauvaise mémoire.

LE LOUP. Ça, c'est bien vrai.

LE JUGE. Continuez

LE LOUP. Continuer quoi ?

LE JUGE. Eh bien, mais continuez à raconter. Qu'est-ce que vous avez fait après avoir enfilé la chemise de nuit de la Grand-Mère et posé son bonnet de nuit sur votre tête ?

LE LOUP. Ça, je l'ai complètement oublié.

LE JUGE. Nous allons maintenant procéder à l'audition des témoins. Maître, veuillez, je vous prie faire entrer le Petit Chaperon Rouge.

(On fait entrer le Petit Chaperon Rouge. Elle va jusqu'à la barre des témoins en saluant tout le monde. Elle fait un signe de connivence au loup qui lui répond de la même manière.)

LE JUGE. Votre nom, mon enfant.

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Rouge

LE JUGE. Parfait. Votre prénom, maintenant.

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Chaperon.

LE JUGE. Vous connaissez l'accusé, mon enfant ?

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Vous voulez dire le Loup ?

LE JUGE. Oui, mon enfant. Mais n'ayez pas peur. Il est entre nos mains maintenant.

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Oh, mais je n'ai nullement peur de lui.

LE JUGE. N'empêche qu'il a dû te faire peur quand il t'a dévorée. Tu te souviens ?

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Oh, vous savez, ça s'est passé si vite que je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Une, deux et demie et trois et hop ! J'étais déjà partie.

LE JUGE. Partie ? Mais partie où ?

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Mais dans le ventre du Loup, tiens. [...]

LE JUGE. Est-ce que le Loup t'a torturée avant de t'avaler ?

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Torturée ? Lui ? Oh non, il a été très gentil. Très très gentil. Comme toujours d'ailleurs. (*Elle fait un signe d'amitié au Loup qui lui répond toujours de la même manière*).

LE JUGE. Petit Chaperon Rouge, maintenant, tu peux aller t'asseoir. Va te reposer. (*Le Petit Chaperon Rouge se dirige vers le Loup.*) Non, pas par là. Là-bas ... (*Même signe de connivence entre le Loup et le Chaperon Rouge.*) Et maintenant, faites entrer la Grand-Mère. C'est une femme adulte et sensée, je suis convaincu que nous en tirerons des preuves indubitables de la culpabilité de ce sinistre individu.

LE JUGE. Vous êtes la Grand-Mère, je présume ?

LA GRAND-MERE. Non, ça va. C'est simplement dans les reins que j'ai ces douleurs.

LE JUGE. Je vous demande si vous êtes la Grand-Mère du Petit Chaperon Rouge.

LA GRAND-MERE. La grande quoi ?

LE JUGE. La Grand-Mère.

LA GRAND-MERE. Bon. Alors, au revoir. Et passez me voir de temps à autre. Bon voyage.

LE JUGE. Mais je ne pars pas en voyage.

LA GRAND-MERE. Les voyages forment la jeunesse.

LE JUGE. Mais je ne suis pas jeune.

LA GRAND-MERE. Il faut manger de la soupe pour grandir.

LE JUGE. Je suis assez grand.

LA GRAND-MERE. Un enfant bien élevé ne met jamais les doigts dans son nez.

LE JUGE. Ca suffit comme ça. Vous pouvez vous retirer, Madame. J'appelle à la barre le chasseur.

Votre nom.

LE CHASSEUR. Manvussa.

LE JUGE. Votre prénom ?

LE CHASSEUR. Gérard.

LE JUGE. Eh bien Gérard Manvussa, qu'avez-vous vraiment vu ?

LE CHASSEUR. J'ai vu le loup allongé sur le lit avec un énorme ventre et il dormait.

LA GRAND-MERE. J'ai bien réfléchi à propos de votre voyage vous devriez partir :

LE JUGE. Mais, où donc ?

LA GRAND-MERE. Sac à papier, j'ai déjà oublié !

LE JUGE. Ca ne fait rien. Revenons à nos moutons.

LE LOUP. Des moutons, des moutons, où ça, où ça ?

LE JUGE. Accusé Loup, taisez-vous ! Bon, reprenons.

LE CHASSEUR. J'ai ouvert le ventre du loup avec des ciseaux, et là j'ai trouvé : une trottinette...

LE LOUP : Ouh ! Celle de Jeannette.

LE JUGE. Accusé Loup, taisez-vous ! Bon reprenons.

LE CHASSEUR. Oui je disais : une trottinette, la Grand-Mère ...

LE LOUP. La Grand-Mère, quelle Grand-Mère ?

LE JUGE. Accusez-vous, taisez-Loup ! Reprenons.

LE CHASSEUR. Donc, une trottinette, la Grand-Mère, un arrosoir ...

LE LOUP. Ooh ! Celui du Père Grégoire !

LE JUGE. Accusez-nous, taisons-nous ! Reprenous.

LE CHASSEUR. Bon, où en étais-je : une trottinette, la Grand-Mère, un arrosoir, le Petit Chaperon

Rouge ...

LE LOUP. Le Petit Chaperon Rouge, quel Petit Chaperon Rouge ?

LE JUGE. Accusé Loup, ça suffit ...

LE CHASSEUR. Je continue : Le Petit Chaperon Rouge , une pelle et une balayette ...

LE LOUP. Oooh ! Celles de Juliette. Un peu poussiéreuse, mais délicieuse ...

LE JUGE. Loup, taisez-vous ! Chasseur, à vous.

LE CHASSEUR. Je ne sais plus, je recommence tout. Dans le ventre du loup, j'ai trouvé : une trottinette, une Grand-Mère, un arrosoir, le Petit Chaperon Rouge, une pelle et une balayette et le journal d'aujourd'hui.

LE LOUP. Ooh, j'adore dévorer les nouvelles fraîches.

LE JUGE. Calmez-Loup, taisez-vous.

LE CHASSEUR. Et ensuite je lui ai rempli le ventre de cailloux, je l'ai recousu, et c'est tout.

LE LOUP. Comment ça, c'est tout ! J'ai une cicatrice du cou, jusqu'au genou, vous trouvez ça joli, vous ? Et les cailloux, ça grouille de partout, en plus je bois comme un trou et le pire, je n'ai plus faim du tout ! C'est un comble pour un loup. Maintenant, chaque nuit, je rêve de

dévoré des choux, des hiboux, du ragoût, des caramels mous, et surtout ma voisine madame Poitou. C'est pourquoi, chasseur, je porte plainte contre vous !

LE CHASSEUR. Loup de malheur, menteur, ça me fait mal au cœur d'entendre ces horreurs ! Tu crois me faire peur ?

LE JUGE. Silence, silence ! Cela est trop compliqué. La moutarde me monte au nez. Loup, taisez-vous ! Chasseur, retirez-vous ! Que je réfléchisse un bon coup...J'ai bien réfléchi, je rappelle à la barre le Petit Chaperon Rouge. Petit Chaperon rouge, pourquoi es-tu amie avec le Loup alors qu'il t'a dévorée ?

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Il a toujours été gentil avec moi. On joue souvent ensemble, à saute moutons, au loup glacé, à chat perché, à je te tiens tu me tiens par la barbichette ...

LE LOUP. ... Le premier de nous deux qui rira aura une tapette.

LE JUGE. Loup, taisez-vous ! Continue mon enfant.

LE PETIT CHAPERON ROUGE. Il m'a toujours aidé à porter mon panier, à cueillir des fleurs depuis des années.

LE LOUP. Ça c'est bien vrai !

LE JUGE : Loup, taisez-vous !

LE LOUP : Non, vous, taisez-vous, et écoutez-moi. Je vais tout vous avouer ! Si j'ai joué avec elle pendant des années, en fait, j'attendais qu'elle soit bonne à dévorer. Bien dodue, grassouillette, pas comme la Grand-Mère, un sac d'os, celle-là.

LA GRAND-MERE : En écosse, c'est ça, c'est là que vous devriez partir ! Merci beaucoup, monsieur Loup.

LE PETIT CHAPERON ROUGE : Quoi ? Tu remercies celui qui m'a trahi, cet ogre qui nous a dévorées, ce monstre, cet imposteur, (*se tournant vers le loup*) ...et dire que je te croyais mon ami !

LE LOUP : Que veux-tu, un loup est un loup, tu n'avais qu'à connaître la chanson !

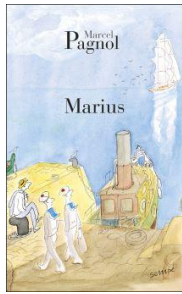
(*Commence la chanson " Promenons-nous dans les bois ... "*)

LE LOUP ... Je vais vous manger.

(*Tout le monde se sauve, sauf le loup et la grand-mère*)

LA GRAND-MERE : Pourriez-vous me rendre ma chemise de nuit ?

(rideau)



Marius

Marcel Pagnol 1929

(Editions de Fallois)

La partie de cartes

Scène 1 : Escartefigue, Panisse, César, Mr Brun, Le chauffeur

La scène se passe dans le café de César, sur le port de Marseille. Quatre amis jouent à la manille, un jeu de cartes. Quand le rideau se lève, Escartefigue regarde son jeu intensément et perplexe, se gratte la tête. Tous attendent sa décision.

Panisse, impatient - Et, bien, quoi ? C'est à toi !

Escartefigue – je le sais bien. Mais, j'hésite....

Il se gratte la tête. Un client de la terrasse frappe sur la table de marbre.

César, au chauffeur – Hé, l'extra ! On frappe !

Le chauffeur- Voilà ! Voilà !

Il saisit un plateau vide, jette une serviette sur son épaule et s'élançe vers la terrasse.

César à Escartefigue- Tu ne vas pas hésiter jusqu'à demain !

Mr Brun- Allons, capitaine, nous vous attendons !

Escartefigue se décide soudain. Il prend une carte, lève le bras pour la jeter sur le tapis, puis, brusquement, il la remet dans son jeu.

Escartefigue- C'est que la chose est importante ! (à César) Ils ont trente-deux et nous, combien avons-nous ?

César jette un coup d'œil sur les jetons en os qui sont près de lui, sur le tapis.

César- Trente

Mr Brun, sarcastique – Nous allons en trente- quatre.

Panisse – C'est ce coup-ci que la partie se gagne ou se perd.

Escartefigue – C'est pour cela que je me demande si Panisse coupe à cœur.

César – Si tu avais surveillé le jeu, tu le saurais.

Panisse, outré – Et bien, dis-donc, ne vous gênez plus ! Montre lui ton jeu puisque tu y es !

César – Je ne lui montre pas mon jeu. Je ne lui ai donné aucun renseignement.

Mr Brun - En tout cas, nous jouons à la muette, il est défendu de se parler.

Panisse – Et si c'était une partie de championnat, tu serais déjà disqualifié.

César, froid – J'en ai vu souvent des championnats. J'en ai vu plus de dix. Je n'y ai jamais vu de figure comme la tienne.

Panisse – Toi, tu es perdu. Les injures de ton agonie ne peuvent pas toucher ton vainqueur.

César – Tu es beau. Tu ressembles à la statue de Victor Gelu.

Escartefigue, pensif – Oui, et je me demande toujours s’il coupe à cœur.

A la dérobée, César fait un signe qu’Escartefigue ne voit pas, mais Panisse l’a surpris.

Panisse, furieux – Et je te pris de ne pas lui faire de signes.

César – Moi, je lui fais des signes? Je bats la mesure.

Panisse – Tu ne dois regarder qu’une seule chose : ton jeu. (à escartefigue) Et toi aussi.

César – Bon. *Il baisse les yeux vers les cartes.*

Panisse à Escartefigue – Si tu continues à faire des grimaces, je fous les cartes en l’air et je rentre chez moi.

Mr Brun – Ne vous fâchez pas Panisse. Ils sont cuits.

Escartefigue – Moi, je connais très bien le jeu de la manille et je n’hésiterais pas une seconde si j’avais la certitude que Panisse coupe à cœur.

Panisse – je t’ai déjà dit qu’on ne doit pas parler, même pour dire bonjour à un ami.

Escartefigue – je ne dis bonjour à personne. Je réfléchis.

Panisse - Et bien, réfléchis en silence.... Et ils se font encore des signes ! Mr Brun, surveillez Escartefigue. Moi, je surveille César.

César, à Panisse – Tu te rends compte comme c’est humiliant ce que tu fais là ? Tu me surveilles comme un tricheur. Réellement, ce n’est pas bien de ta part. Non, ce n’est pas bien.

Panisse, presque ému – Allons César, je t’ai fait de la peine ?

César – Quand tu me parles sur ce ton, quand tu me surveilles comme si j’étais un scélérat, eh bien, tu me fends le cœur.

Panisse – Allons, César.

César – oui, tu me fends le cœur. Pas vrai. Escartefigue ? Il nous fend le cœur.

Escartefigue, ravi – Très bien !

Il jette une carte sur le tapis. Panisse la regarde, regarde César, puis se lève brusquement, plein de fureur.

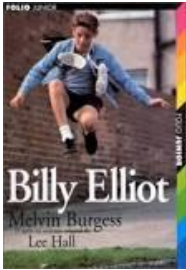
Panisse – Est-ce que tu me prends pour un imbécile ? Tu as dit « Il nous fend le cœur », pour lui faire comprendre que je coupe à cœur. Et alors, il joue cœur, parbleu !

César -

Panisse lui jette les cartes à la figure - Tiens, les voilà tes cartes, tricheur, hypocrite ! Je ne suis pas plus bête que toi, tu sais. Il ne faut pas me prendre pour un autre ! Je suis maître Panisse et tu n’es pas assez fin pour m’avoir !

Il sort violemment en criant « Tu me fends le cœur » !

Version vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=n83fKi85liw>



Billy Elliot Melvin Burgess

(Gallimard , Folio Junior)

(extrait)

[...]Je faisais tourner ma jambe lentement, pour décrire un beau cercle bien fluide....

Quand j'ai levé les yeux et vu mon père.

Bon Dieu ! Je me suis figé net. J'ai cru que j'allais mourir sur place.

J'ai cru qu'il allait se jeter sur moi pour me tuer. Et la prof continuait.....

- Rond de jambe, deux trois. Et en l'air, deux trois. Comme une princesse, Debbie.

Un beau port de tête ! Un deux trois.... Qu'est-ce qui te prend, Billy ?

Elle venait de remarquer que je ne bougeais plus. Puis la musique s'est arrêtée. Alors elle s'est retournée et elle a vu mon père. Il était tout rouge. Il a hurlé :

- Sors d'ici tout de suite !

Du coin de l'œil, je l'ai vue s'avancer vers lui comme si elle allait le manger tout cru. ...

La dernière chose que je voulais, c'était un match entre eux à qui crierait le plus fort.

J'ai vite rejoint mon père. Et en passant, je lui ai glissé :

-Laissez tomber, madame. Je vous en supplie.

J'avais tellement honte. Pour Papa, j'étais une femmelette parce que je faisais de la danse, et pour elle, j'étais une femmelette parce que je n'osais pas lui tenir tête. C'était trop.

La porte a claqué derrière moi. Il me tenait par le bras et me poussait devant lui.

- Tu vas devoir t'expliquer, mon petit gars, il m'a dit.

Et on est rentré à la maison au pas de course.

Il n'a pas dit un mot de tout le trajet. C'est comme ça qu'il s'y prend, pour que j'angoisse bien.

On a descendu Union Street, remonté High Street et il n'a pas ouvert la bouche.

Arrivé à la maison, il m'a désigné une chaise. Il a enlevé son manteau sans me quitter des yeux, puis il s'est assis en face de moi. Et il n'avait toujours pas prononcé une syllabe. Il faut voir combien de temps il garde le silence, plus c'est long, plus c'est mauvais signe.

Cette fois, je me demandais même s'il allait m'adresser à nouveau la parole un jour.

Je savais ce qu'il voulait. Il voulait que je m'excuse. Eh, bien, non. Pas question. Il pouvait toujours attendre. C'était complètement idiot. Je n'avais rien fait de mal.

- De la danse ! a-t-il fini par lâcher.

- Et alors ? C'est quoi, le problème ?

Ma grand-mère était assise près de la fenêtre en train de grignoter un pâté en croûte, elle nous regardait comme si on était un feuilleton à la télé. Je me suis tourné vers elle. C'était plus facile que de soutenir le regard de mon père. Du coin de l'œil, j'ai vu qu'il redevenait tout rouge.

- Le problème ? Regarde-moi, Billy. Tu me prends pour un imbécile ?

- Non, mais je peux bien faire de la danse. Je ne vois pas le problème, j'ai répondu en lui faisant face.

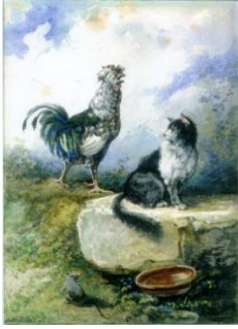
J'avais la trouille. Ses lèvres étaient toutes blanches.

Ma grand-mère a ramené son grain de sel :

- Moi, j'en ai fait de la danse.

- Tu vois ? Y a rien d'anormal, j'ai dit.

- Pour ta grand-mère, Billy. Pour une fille. Pas pour un garçon. Les gars, ça fait de la boxe, du catch, des trucs comme ça.



LE COCHET LE CHAT ET LE SOURICEAU

Fable

Jean De La Fontaine

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu, (2)
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.
J'avais franchi les monts qui bornent cet État
Et trottai comme un jeune Rat
Qui cherche à se donner carrière,(3)
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante et rude ;
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée ;
La queue en panache étalée.
Or c'était un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa Mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait,dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grâce aux Dieux de courage me pique, (4)
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon coeur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet Animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'oeil luisant :
Je le crois fort sympathisant
Avec Messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet (5) est un Chat,
Qui sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal tout au contraire,
Bien éloigné de nous malfaire, (6)
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine. (7)
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

(1) petit coq

(2) qui n'avait aucune expérience de la vie

(3) au XVIIIème, ce mot désigne un trajet, un parcours

(4) me vante

(5) diminutif de doux, avec une nuance de niaiserie et d'hypocrisie

(6) faire du mal

(7) qu'il se base pour trouver de quoi vivre



Le grammairien et le capitaine

Sagesse et malices de la Perse, I. Ibrahim

(Albin Michel)

Un capitaine transportait les gens d'une ville à l'autre sur son bateau. Il connaissait bien son métier et on l'appréciait pour son expérience et pour son courage. Un jour, un grammairien monta à bord. C'était un homme plein d'orgueil, qui se moquait des gens qui parlaient mal. Il se moquait de leur accent, de leurs phrases bancales. Ce jour-là, la capitaine racontait des histoires de marins. Pour le rabaisser, le grammairien l'interrogea devant tout le monde :

- As-tu lu la grammaire ?
- Non, répondit le capitaine étonné. J'ai appris un peu de grammaire à l'école mais je ne connais pas les sciences dont tu parles.

Triomphalement, le grammairien conclut :

- Tu as perdu la moitié de ta vie !

Quelques heures plus tard, le ciel se remplit de gros nuages noirs, les vents se transformèrent en tempête. Le bateau tanguait dangereusement. Le capitaine s'occupait de sauver ses passagers. Soudain, il tomba sur le grammairien recroquevillé sur lui-même. Il demanda :

- Sais-tu nager ?

Le grammairien, effrayé lui répondit d'une petite voix :

- Non, je n'ai pas appris.

Le capitaine dit :

- Toute ta vie va être perdue !



L'île du monstrial Yvan Pommaux

(L'école des loisirs)

Extrait

-De nos jours, dit Poil-Gris, les enfants sont des empotés !

-Vous n'êtes qu'un vieux ronchon, dit Poil-Roux, son ami.

-Des empotés, vous dis-je ! Des bons à rien ! C'est bien simple : ils ne sortent plus de chez eux !

-vous exagérez ! dit Poil-Roux.

-J'exagère ? Alors, où sont-ils ? Montrez -les moi! Pourquoi ne viennent-ils plus construire des cabanes et des fardeaux comme autrefois ?

-Voyez, en voici deux !

-Ils ont l'air niais ! dit Poil -gris

-Moi, je les trouve sympathiques, dit Poil-roux.

-Un sot et une mijaurée ! dit Poil-gris, tenez :

Je vous parie qu'ils ne grimperont pas dans la barque amarrée tout près d'eux !

-Pari perdu ! dit Poil- roux, ils sont dans la barque !

-Quel exploit ! se moque Poil- gris, puis il ajoute : je me demande ce qu'ils feraient si la barque se détachait, s'en allait au fil de l'eau ...

-pas de danger, la corde est solide, dit Poil-roux, mais, horrifié, il s 'écrie: poil-gris , que faites-vous ?

-je coupe la corde ! Tchac ! Ah ! Ah! J'ai encore des dents

-Vous êtes fou ! dit Poil-roux, ces enfants n'ont jamais navigué, peut-être ne savent-ils pas nager ! Ils sont déjà au milieu du fleuve ... Plongeons et suivons-les !

-N'en faites pas un drame, dit Poil-gris, ils vont tranquillement s'échouer sur une plage et puis voilà...

-Et le pont ? dit Poil-roux, avez-vous pensé aux terribles remous du fleuve sous le pont ?

-Ils sont passés dit Poil-Roux, la barque a résisté !

-Ils sont trempés ! dit Poil-gris

-Par votre faute ! dit Poil-roux

- Ne m'accablez pas, dit Poil-gris, je regrette d'avoir coupé cette corde



Nasreddine et son âne

Odile Weulersse.
(*Père Castor. Flammarion*)

Ce matin-là, assis sur un tapis à l'ombre d'un palmier, Nasreddine boit du lait de chamelle saupoudré de cannelle. Mustafa, son père, l'appelle :

- Nasreddine, va sortir l'âne de l'étable, nous allons au marché.
- Ton ordre est sur ma tête et dans mes yeux, répond le petit garçon qui enfile ses babouches et remet en place son bonnet. Puis Nasreddine conduit l'animal jusqu'à son père. Tous deux attachent sur la croupe de la bête un grand panier rempli de dattes. Mustafa s'installe sur l'âne, et Nasreddine marche derrière. Le chemin est encore bourbeux de la dernière pluie, et le garçon enlève ses babouches pour ne pas les salir. Près de la porte de la ville, Nasreddine et son père croisent un vizir sur un magnifique cheval arabe. En apercevant Mustafa, le vizir déclare aux gens de sa suite :
- Regardez qui s'amène ! Un gros homme qui se prélassait et qui fait patauger son propre fils dans la crotte !

D'un ton tranquille, le père répond :

- Son excellence m'écorche les oreilles.

Mais Nasreddine change de couleur. Son cœur se remplit de honte qu'on ait osé se moquer d'eux, et il voit le monde en noir.

- Je rentre à la maison, dit-il, je suis fatigué.
- Déjà ? s'étonne Mustafa.
- Comme cela, on ne se moquera plus de nous !

Son père rit et déclare :

- Fais selon ta fantaisie.

La semaine suivante, Nasreddine tond la laine des moutons qui souffrent de la chaleur depuis l'arrivée du printemps. Les bêtes remuent pour éviter la brûlure du rasoir, et le petit garçon fait bien attention de ne pas écorcher leur peau rose et délicate. Quand il a terminé, il ramasse les flocons de laine dans un sac volumineux. Le père s'approche.

— Tu as bien travaillé, mon fils. Va chercher l'âne, maintenant, nous allons porter la laine chez les tisserands.

- Ton ordre est sur ma tête et dans mes yeux..

Lorsqu'il revient avec l'animal, Nasreddine boite.

— Je me suis tordu la cheville, explique-t-il.

— À l'instant ? En traversant la cour ?

— Oui, dit Nasreddine en baissant les yeux.

Mustafa a un sourire malicieux.

— Si tu souffres en marchant, mieux vaut que tu t'assies sur l'âne.

Nasreddine prend le bas de sa robe avec ses dents, et s'installe sur le baudet. Il est content de sa ruse. On ne se moquera pas de son père, qui marche tranquillement, coiffé de son

beau turban. Le chemin est caillouteux le long de la rivière. Au bruit des sabots, les femmes qui lavent leur linge se retournent. Certaines éclatent si fort de rire qu'elles en tombent à la renverse. La plus vieille grommelle :

— Voilà comment marche le monde aujourd'hui. Ce sont les enfants qui se prélassent sur les bêtes, et les vieux qui marchent à pied. Les pères n'ont plus d'autorité.

— Tu as raison, dit une autre. On ne respecte plus les gens âgés.

— Comme si on ne pouvait pas être deux sur un baudet, ajoute une troisième.

Mustafa garde son calme, et lance d'un ton sévère :

— Femmes, têtes fêlées, vous m'écorchez les oreilles.

Mais Nasreddine rougit sous l'offense et, un peu plus loin, glisse jusqu'au sol.

— Je vais rentrer à la maison, j'ai oublié de fermer l'enclos des moutons ! dit-il.

Son père sourit avec malice.

— Tu n'as plus la cheville tordue ?

— Non, non, elle s'est réparée toute seule.

— Alors fais selon ta fantaisie.

Quelques jours plus tard, dans la basse-cour, Nasreddine poursuit une poule. Pour lui échapper, celle-ci court sur ses petites pattes, et bat des ailes en caquetant. Nasreddine la saisit par le cou et l'enferme dans une cage d'osier.

— Ma jolie, ma belle, tu vas faire une grande promenade jusqu'au marché. Je vais t'apporter de la compagnie pour que tu ne t'ennuies pas. A petits pas, il s'approche d'un autre volatile bien dodu. Après avoir rempli la cage de cinq poules et d'un coq, il se dirige vers la maison où l'attend son père, et lui dit :

— Aujourd'hui il fait très chaud. Ce sera épuisant de marcher. Montons tous les deux sur l'âne.

Mustafa sourit malicieusement.

— Faisons comme tu le proposes.

À nouveau l'âne parcourt les sentiers. Il porte sur son dos le fils, le père, et les poules et le coq dans leur cage. Sur la place du marché, installés à une terrasse, quelques vieillards boivent des citronnades glacées. Les gloussements des poules attirent leur attention. L'un ricane, son voisin pouffe de rire, et tout le groupe s'esclaffe lorsque passent devant eux l'âne, le fils, le père et les poules et le coq.

— Regardez ce gros homme qui martyrise sa bête. Le pauvre âne, son ventre traîne presque jusqu'à terre, dit l'un.

— Le garçon est assis trop en avant, il lui casse le cou ! remarque un autre.

— Ils vont faire mourir leur monture d'épuisement par cette canicule. Que les gens peuvent être méchants avec les animaux ! Mustafa garde son calme.

— Taisez-vous, vieux radoteurs, vous m'écorchez les oreilles.

Et ils continuent leur chemin. Dès qu'il a perdu de vue les vieillards, Nasreddine remue sans cesse sur l'âne.

— Que se passe-t-il ? s'inquiète son père.

— J'ai des fourmis dans le derrière. Il vaudrait mieux que je descende et que je rentre à la

maison.

— Des fourmis sur un âne, c'est rare, remarque son père en souriant. Mais si tu le souhaites, alors fais selon ta fantaisie.

La semaine suivante, Nasreddine pense avoir trouvé la bonne solution pour cheminer.

— L'âne est fatigué, déclare-t-il en apportant un grand sac rempli de pastèques. Il avait l'air abattu ce matin, et il a refusé les herbes que je lui proposais.

— Comment allons-nous faire pour vendre les fruits au marché ? demande son père d'un ton innocent.

Le fils, embarrassé, propose :

— Nous pourrions peut-être marcher derrière lui, comme cela il ne portera que les pastèques. Ce sera moins lourd.

— C'est une bonne idée, déclare Mustafa avec un sourire malicieux.

L'âne trotte d'un bon pas, tout réjoui d'être si peu chargé, tandis que Mustafa et Nasreddine peinent à le suivre. Sur le chemin, un petit garçon avance à côté d'eux, en les regardant d'un air moqueur. Un peu plus loin, un deuxième petit garçon rejoint le premier, puis un autre, et un autre encore. Bientôt, ils forment un petit groupe, qui s'amuse en regardant l'âne et leur propriétaire.

— Qu'est-ce qu'ils ont à rire bêtement ? demande Nasreddine.

— Rire est de leur âge, répond Mustafa de sa belle voix tranquille. Continuons.

Mais une petite fille interroge les enfants moqueurs d'une petite voix pointue :

— Pourquoi ces deux-là préfèrent-ils se fatiguer plutôt que de fatiguer leur âne ?

— Ce sont des imbéciles, répondent les garçons.

Nasreddine sent son cœur tomber jusqu'à ses pieds. Il devient rouge comme un poivron, et il s'enfuit.

Pendant plusieurs jours, Nasreddine réfléchit. Lorsqu'arrive le jour du marché, il conduit l'âne à son père en déclarant :

— Père, j'ai trouvé la solution pour aller au marché, sans qu'on se moque de nous. Nous porterons l'âne.

Mustafa sourit.

— Tu perds ton bon sens, mon fils. Ta proposition est absurde. Jusqu'ici je t'ai laissé agir selon ta fantaisie, mais aujourd'hui tu dois comprendre ton erreur.

— Je n'ai pas fait d'erreur. J'ai écouté tout le monde.

— C'est justement là ton erreur. Les gens, s'ils en ont envie, trouvent toujours une raison de se moquer et de critiquer. Dans ce cas, que doit-on faire à ton avis ?

— Ne pas les écouter, bafouille Nasreddine, si confus que les larmes lui montent aux yeux.

— Exactement. C'est à toi de décider si tu entends des paroles remplies de sagesse ou de sottises et méchants bavardages.

Nasreddine lève le visage vers son père et déclare d'un ton triomphant :

— J'ai compris, il ne faut pas craindre les jugements des autres. Ni avoir peur du ridicule.

— Je suis heureux que mon fils, la flamme de mon cœur, sache si bien raisonner.